

## Philippe Refabert : le témoin

Ce texte est la présentation par Heitor O'dwyer De Macedo de la conférence de Philippe Refabert dans le cadre du cycle : Concepts, Thèmes et Enjeux de la psychanalyse : réexamens, en Juin 2004.

C'était une belle journée de printemps. Je rentrais chez moi pour reprendre mes notes sur l'œuvre de Philippe Refabert et commencer la rédaction de cet essai. J'étais rempli par la joie du temps et par des pensées agréables sur des choses de ma vie. J'avais déjà en tête le plan d'écriture et j'étais heureux à l'idée de relire le dernier chapitre **De Freud à Kafka**. Je me remémorais l'effet que ce chapitre avait eu sur moi et j'étais curieux de confronter mon souvenir avec la lettre du texte. Je pensais donc à l'écriture et à mon bien-être. Bref, je vivais un de ces moments de confiance absolue dans la vie, sans lesquels vivre n'est pas possible.

À quelques mètres de mon immeuble, je croise un homme qui m'impressionne - grand, chauve, la quarantaine, un visage étrange. Continuant mon chemin, j'entends qu'on parle fort derrière moi. Je me retourne et constate que l'homme dit des choses dans ma direction. Je l'interroge: Vous me parlez ? "Oui, c'est bien à vous que je parle. J'ai bien remarqué que vous m'aviez regardé de travers."

Je reviens sur mes pas. J'ai alors l'impression que le géant a peur, très peur. Je lui dis, tout de suite: Excusez-moi, Monsieur. Je ne vous ai pas regardé de travers. Mais c'est vrai que j'ai été impressionné par la force de votre visage - en fait, je comprends pendant que je lui parle, ce qui m'a impressionné c'est la brutalité de son aspect. En m'entendant parler, son expression devient celle d'un petit bébé. Le petit bébé dit : "C'est moi qui m'excuse, Monsieur".

La scène finie, je pense d'abord à l'extraordinaire, à l'infinie complexité d'un regard - et nous y reviendrons. Après, mes pensées vont à Freud. Je me dis que le Cosaque rempli de douleur a dû percevoir le scandale de ma joie, de mon bien-être, cette intimité qu'on a parfois avec le réel du monde. Dans un premier temps il a dû vouloir avaler cette aisance et puis, très vite, elle lui a fait injure et il fallait l'attaquer. Alors il projette sur moi la haine qui le submerge.

Mon recours à Freud est coupé par d'autres ingrédients de ma cuisine. Cela vaut la peine qu'on s'y attarde. Je pense freudien lorsque je suppose chez mon bébé-Cosaque le désir d'avaler mon bien-être. Pourquoi freudien ? Parce que je postule, à l'ouverture de sa tentative de se situer par rapport à cet autre qui le regarde et qu'il regarde, un mouvement libidinal. Mais, rapidement, ce traitement de la rencontre fiche le camp, est débordé, ne fait pas cadre. Quant à moi, vous l'aurez remarqué, je ne dis pas qu'il veut avaler l'autre, encore moins son pénis. Je suppose qu'il veut avaler une aisance, un bien-être, donc un certain rapport au monde. Ici je pense à l'envie, sœur jumelle de la haine, dont Mélanie

Klein nous a donné la métapsychologie. Et je reviens à Freud pour la projection de la haine. Mais la projection de la haine de qui?

Refabert répond : celle des parents, ou d'un parent, du bébé- Cosaque soulagé de trouver chez lui un contenant pour y expulser le monstre qu'il porte, (1) en faisant de lui, le bébé- Cosaque, le témoin gênant du meurtre du témoin.

Question haine Philippe Refabert nous apprend des choses, nous invite à trancher. Ce type de sujets, que j'ai appelé un jour "Les enfants de dinosaures", comme le Cosaque ou Schreber, *ne dispose pas du fil de chaîne, celui de la haine, sur lequel il pourrait tisser un motif cohérent ...* Schreber, comme le Cosaque, *ne connaît pas la haine parce que ses deux parents sont innocents de celle qu'ils ont exportée en lui.* Et, j'ajouterais, cette -haine- corps- psychique- étranger dont il essaye, sans moyen, sans pouvoir, et en pure perte de se débarrasser - éventuellement en la jetant sur un autre de passage.

*Contrairement à Freud, Philippe Refabert postule que ce qui fait délirer Schreber c'est cette méconnaissance de la haine. Mais, précise Refabert, Schreber ne perd pas la tête seulement parce qu'il ne perçoit pas les signes hostiles dont il est l'objet ... Schreber non seulement ne peut pas mettre de mot sur l'hostilité et le silence, mais encore ne peut se tourner vers ses collègues et leur demander de l'aide, il ne peut pas les solliciter, les prier de lui donner la main. Car Schreber ne connaît pas la prière ... Schreber est seul à soutenir une image de lui-même, et pour cette raison il ne peut pas se lâcher ... Comme Narcisse, il ne peut se détacher de l'image de lui-même parce qu'il n'est vu par personne ... (Aucun regard ne l'a porté) Son Je ne peut pas s'affranchir de la tâche de maintenir la persistance de son Moi parce que personne d'autre ne l'assure ... La personnalité dite narcissique est celle dont le Moi est à la charge du Je ... Schreber (comme le bébé- Cosaque) s'invente un site d'où il est vu. Faute d'être vu dans le miroir du rêve d'un parent ... faute d'avoir rencontré un autre qui y mette du sien, il assure lui- même la fonction de l'autre ... Le "il me hait" de Schreber est créé ex- nihilo et le protège du néant. Schreber met de la haine pour pallier les effets du retrait de sa mère. Pour pallier les effets de l'absence d'une image dans le miroir que lui (tend) sa mère ... Schreber met une volonté de détruire (2) ...*

---

1 - en italiques sont les citations de Philippe Refabert, ou des périphrases très proches de son texte. Celles qui n'ont pas de référence bibliographique indiquée renvoient au livre **De Feud à Kafka**.

2 - Le premier qui s'est intéressé à la mère de Schreber fut Robert B. White, en 1961: **Le conflit avec la mère dans la psychose de Schreber**, in **Le cas Schreber**, Luis Eduardo Prado de Oliveira, PUF, 1979

i

*Ses parents tuaient en lui le témoin (de leur crime) et camouflaient leur crime en une mesure éducative. L'effacement du coup qu'ils portaient ainsi est le crime des parents négationnistes. Le premier effet de ce déni de justice est de susciter chez l'enfant une naïveté qui fait de lui un être aveugle au mal qu'on apprête à lui faire ... Les signes de haine ne trouvent pas chez lui de destinataire et le laissent anéanti sur place ... Chez Schreber, la haine objective, extérieure n'a aucun support subjectif, intérieur.*

*Il en résulte que son image est confrontée à un scénario follement inquiétant ..... À l'instant il perd toute contenance et se retrouve mis au ban de la réalité. Il n'est plus en interlocution avec autrui, il est radicalement seul et, j'ai envie d'ajouter, "seul comme Franz Kafka". La haine que Schreber prête à celui dont il a fait élection parmi ses amis et protecteurs n'est pas une répétition de la haine effacée dont il a été l'objet, mais une création sur le sol d'une éradication ... Ses parents lui ont fait don d'une image, sinon à toute épreuve, du moins d'une image qui résiste à l'épreuve de la haine. Dans le pare- excitation dont **l'enfant normal dispose**, la paire amour-haine est établie et donne consistance et indépendance à l'image du Moi. (Je souligne)*

Il est intéressant de remarquer qu'après ces pages extraordinaires, dans le sens fort du terme, sur la haine, Philippe Refabert rappelle l'enfant normal. Ceci est un souci qui parcourt tout le livre, et que je signale en pensant à Piera Aulagnier, qui aurait su apprécier son apport définitif, et qui disait à la fin de sa vie, en privé, qu'il fallait qu'un jour les psychanalystes essayent de définir ce qu'ils entendent par normalité. (Winnicott a précédé Refabert en parlant de la santé psychique, mais je ne suis pas sûr que les deux auteurs parlent de la même chose).

*Mais, qu'est-ce qu'un enfant normal ? Un enfant normal, répond Refabert déjà en 1995, fait l'expérience de l'appui inconditionnel que donne l'oubli de la mort. Il continue : Vous savez, chez les Grecs, l'âme boit du fleuve oubli, le Léthé, avant de retomber dans le cycle d'une vie. L'oubli est dans la pensée grecque quelque chose qui s'ajoute, ce n'est pas quelque chose de négatif, ce n'est pas quelque chose qui est enlevé, c'est quelque chose "en plus". L'oubli est un aspect de cette clôture nécessaire pour que l'Enfant ait un lieu, un espace primaire à lui ... On n'engendre rien sans oubli et toute naissance en procède.(3)*

*Ses parents tuaient en lui le témoin (de leur crime) et camouflaient leur crime en une mesure éducative ...*

Depuis longtemps Refabert travaille la question du témoin. D'une certaine façon il s'est constitué lui-même en témoin, témoin qui se retourne sur le parcours de Freud pour cerner, en historien et en psychanalyste, les entrelacements entre la vie non- officielle de Sigmund et la théorie freudienne.

---

3 - À propos de la double nécessité d'oublier et de se rappeler. Avec des notes sur l'appui, l'origine et le retournement, in *Epistolette* n°10, octobre 1995

Dans un article publié dans le Coq Héron il explicite clairement sa position :  
*Je proposerais de considérer la cure psychanalytique sous l'angle du témoignage. Cette façon de la penser m'est venue en travaillant la notion de "meurtre d'âme" que le Président Schreber avait reprise de la littérature germanique. Il m'est apparu que cet angle de vue méritait d'être étendu à tout l'éventail de la psychothérapie et qu'il était fructueux de voir dans la cure cette expérience où un analyste crée les conditions telles, que le témoin dans l'analysant voit sa capacité de témoigner, pour lui et pour l'autre, restaurée, sinon restituée ... Celui qui a appris à méconnaître sa sensation, sa douleur, qui a désappris à formuler une prière, ne sait pas faire autrement que conduire autrui à **répéter sur lui-même le crime**, un crime qui n'a pas été instruit. Il en va ainsi dans l'analyse, où, comme affirmait Ferenczi, l'analyste répète toujours le crime.*(4)  
Les personnages de la vie du patient - les vivants, les morts et les fantômes - s'invitent alors, **réellement**, dans la scène de la cure, comme chez Pirandello, et obligent le thérapeute à rejouer réellement le rôle des ancêtres.(5) Une remarque de 1986 exprime bien la tristesse, la désolation dont il est question chez l'enfant dans de telles constellations : *les gens de petite taille peuvent contenir de grandes personnes.*(6)

Et pour moi, qu'est-ce qu'un témoin ? Pour moi, le témoin, c'est celui qui a un point de vue. Un point de vue est ce qui permet une extériorité. Ainsi, lorsque je rencontre le témoin je rencontre, inexorablement le dehors, l'autre. Le point de vue du témoin, parce qu'extérieur à moi, me renvoie à ma solitude, mais ma solitude n'est pas repliée sur elle-même, elle est ouverte, changeante, passerelle vers le monde. Le témoin m'accueille et me décentre, m'invente et me limite. Le témoin appelle ma parole, et me contraint à mon tour, à reconnaître un point de vue, le mien. Le témoin n'est pas un spectateur, il m'accompagne. Le sol sur lequel j'avance avec lui n'est pas celui du savoir, mais de l'émergence. Il me dit son accord, bien sûr, et - surtout - sa différence. Le témoin est donc l'ami. On dira que je tire Refabert du côté de ma recherche. Certainement. C'est vrai que pour moi l'éthique de la psychanalyse et l'éthique de l'amitié sont la même chose. Et vous conviendrez avec moi, que nos réunions de travail dans ce Cycle démontrent bien que l'amitié est l'opérateur de pensée par excellence.

Le chapitre que je cite **De Freud à Kafka**, qui est aussi la fin de l'œuvre, termine de manière exemplaire. Exemplaire parce qu'elle atteste de l'attention, du respect porté au sujet et de l'absence, chez Refabert, d'une quelconque tentation de psychopathe. Il écrira : *La guérison de Schreber est sévère ... Dès lors qu'il est transformé en femme, le suicide n'est plus le seul moyen qui lui est laissé pour trouver une place dans l'existence ...*

---

4 - **Le témoin, sujet de la psychanalyse**, in *Le Coq Héron*, n° 171, décembre 2002

5 - **Un personnage, un auteur, un acteur**, in *Pratiques* n° 41, 3<sup>ème</sup> trimestre 1995

6- Le flamand rose de la douleur (ou comment rendre compte d'une pratique psychanalytique), in *Mémoires, transferts* Echo-Centurion, 1986

*Grâce à cette prouesse qui l'a vu se constituer un paradoxe vicariant, il perçoit les mêmes images et le mêmes sons que son prochain et peut se passer de la médiation d'un persécuteur. Faute d'avoir reçu une image en don de la part de ses parents, Schreber s'est fabriqué un paradoxe vicariant qui lui tient lieu d'appui. Point final.*

Philippe Refabert a écrit un livre - ce qui n'est pas donné à tout le monde. Je pense ici, évidemment, à ce qu'Edmond Jabès dit du livre. Mais de mon point de vue, un livre c'est un objet transitionnel. On l'aime, on le déteste, on le chérit, on l'attaque - et il tient le coup, il est toujours là, comme un livre, à la fois chose extérieure à moi et chose intime. J'ai commencé par la fin parce qu'elle témoigne, d'une façon condensée, du clinicien qu'est Philippe Refabert, de sa finesse, de sa rigueur, de son élégance. Ainsi, ce dernier chapitre est une leçon clinique de ce qui est en jeu dans la rencontre avec des sujets qui n'ont pas été portés, regardés, rêvés par leurs parents. Maintenant je parle de transitionnalité, qui est une préoccupation qui nous est commune, à Philippe et à moi, un opérateur de pensée dans nos thématizations de transfert, peut être aussi dans notre conception de la normalité, de la santé psychique.

Mais je reviens au début du livre où se trouve un travail que Philippe Refabert, avec l'aide, à l'origine du parcours, de Barbro Sylwan, est le seul à avoir fait de cette manière. Manière qui permet qu'on l'intègre.

En épistémologue averti, Philippe Refabert commence par faire remarquer que l'homme normal, l'homme de la campagne, n'a pas d'**emblée** la capacité de se retourner sur lui-même, ni celle de faire fonctionner le jeu entre le Je et le Moi, où le Je, à partir d'un rythme que module sa rencontre avec le monde, rythme donné par la mère, s'efface ou prend appui sur l'espace du Moi.

Concevant le jeu d'autoréflexivité comme une donnée naturelle, Freud s'empêche de penser le paradoxe constitutif de la psyché et propose, à la place, une clôture. (Premier chapitre)

*Refabert s'appliquera, alors, à démontrer le caractère naturaliste de cette clôture, là où Freud ne se dégage pas des présupposés scientifiques de son époque. L'affirmation que tout enfant est un Œdipe en germe implique une rupture avec toute conception matérialiste et spiritualiste de la vie psychique. Avec le mythe d'Œdipe Freud a l'audace de proposer un nouveau champ scientifique sur le sol d'une fiction, audace qui prend en compte cette aptitude de l'humain à penser la mort, à penser la discontinuité entre les générations ... Mais cette tentative échoue partiellement ... Aux yeux de Freud Œdipe se spécifie par sa posture incestueuse. Il va en faire une posture naturelle ... Jusqu'à 1897, l'enfant était l'objet passif d'un séducteur. Avec l'abandon de la théorie traumatique, avec Œdipe, au contraire, l'enfant n'est plus la victime d'un attentat subi passivement, mais le sujet et l'objet de perturbations psychiques que cet attentat interne organise. Le patient devient le sujet de son drame, collabore à son écriture ... La séduction est interne avant d'être externe... La théorie est fondée maintenant sur l'idée que la sexualité est traumatique en*

*elle -même et que la vie psychique s'organise sur la trame de la légende d'Œdipe et des fantasmes originaires qu'elle permet de systématiser ... Quand l'enfant est animé dès sa naissance d'un désir incestueux et parricide, la discontinuité que Freud avait inventé pour l'humain se trouve effacée. (Deuxième chapitre)*

*Parce que la capacité d'Œdipe de se retourner sur sa figure de criminel incestueux et parricide, sans devenir fou ni se tuer, n'est pas naturelle. La capacité de se voir, de se retourner sur sa propre image pour s'en écarter, n'est pas innée mais liée à l'aptitude de l'entourage maternant de favoriser, chez l'enfant, la mise en place d'un système paradoxal originaire ... L'image de soi suppose qu'un système paradoxal formé par la trace de la mort et l'objection de la mort soit en place.*

Ceci posé, Philippe Refabert s'attardera sur d'autres conséquences de l'abandon de la théorie traumatique. Si l'autre n'a plus d'efficacité symbolique dans la genèse de l'appareil psychique, Freud sera obligé de chercher dans la monade la cause de toute nouvelle organisation de celui-ci. Par exemple, et Refabert indique l'absurdité de cette conception, la constitution d'une distinction entre intérieur et extérieur se fera à partir de la seule efficacité musculaire à l'égard des excitations. Une autre absurdité, toujours à partir de la monade fermée sur elle-même, est la théorie du refoulement originaire. *Ici, la représentation psychique qui représente la pulsion refoulée suscite sa propre négation et se fixe.* (Troisième chapitre)

La démonstration de Philippe Refabert est implacable. Lorsqu'il dit que l'idée d'un étayage de la pulsion sur le besoin est la petite porte de la théorie par où s'engouffre le courant d'air du naturalisme, on est admiratif. Pareillement lorsqu'il proposera que le retard de la théorie sur la pratique est lié au fait que le sexuel n'a jamais été radicalement humanisé. Et on est aussi énervé. Énervé parce que jusqu'alors on avait corrigé, nous-mêmes, au cours de nos lectures ce type d'impasse épistémologique chez Freud- aidés en ceci par Ferenczi et quelques autres. Énervé parce qu'on est envieux. Envie ici comprise non dans le sens de Mélanie Klein, mais dans celui de Soren Kierkegaard, qui la conçoit comme le plus grand hommage, avant l'identification, qu'on peut faire à quelqu'un. Parce que cette critique était nécessaire et personne avant lui ne l'avait exposée. Même pas Winnicott, dont l'œuvre indique bien qu'il l'avait faite, dont l'œuvre la présuppose.

Par contre me pose problème le refus de Philippe Refabert de la reprise par Freud du Principe de Broussais, dont l'auteur est Auguste Comte - qui a été fou - Principe qui énonce qu'il n'y a entre le normal et le pathologique qu'une différence de degré. J'ai toujours pensé - et je continue à penser - que par la reprise de ce Principe, Freud a permis à la souffrance psychique d'échapper au regard médical, et nous invitait à l'appréhender, plutôt, à partir d'une démarche anthropologique, parfois archéologique. Auguste Comte, qui a eu affaire à la psychiatrie, savait de quoi il parlait. (7 )

---

7- Françoise Davoine et Jean -Max Gaudillière s'attardent longuement sur Auguste Comte dans leur livre *History beyond Trauma*, Other Press, New York, 2004

Je me demandais et me redemandais, sans grand succès, pourquoi Refabert voulait tellement réintroduire une discontinuité entre le normal et le pathologique. Et, alors, un jour, j'ai pensé à un trait de caractère de Philippe. Philippe est un homme qui se met en colère. Nous avons cela en commun tous les deux. C'est, sans doute de quoi se nourrit, aussi, mon amitié pour lui. Or, lorsqu'on est en colère, on n'a pas tellement le temps d'expliquer. Lorsqu'on est en colère, on est pris dans l'urgence de penser, et l'urgence, comme vous devez le savoir, est une catégorie de la vérité. En imaginant Philippe en colère, j'ai pu comprendre - finalement - ce que Refabert veut dire. Il veut dire qu'un enfant massacré n'apprend rien sur l'enfant normal. L'économie libidinale n'est d'aucun recours pour penser le massacre. Comme il s'agit ici d'une destruction topique - d'un lieu dans le sujet - la sexualité, comme tout le reste, s'affole, essaye de réanimer les zones détruites.

Si nous faisons dialoguer ici Refabert et Winnicott, un enseignement fécond pour la clinique, ressort. Selon Winnicott, pour que la sexualité enrichisse le sentiment de réalité du sujet, il faut qu'il ait un lieu d'où il peut reconnaître ses expériences sexuelles comme une chose réelle. Du point de vue des processus de maturation, cela suppose que l'agressivité soit, d'abord, intégrée à la motricité. C'est cette intégration qui permet le sentiment d'avoir un corps à soi, sentiment que renforce, qu'affermi, la reconnaissance de l'existence comme une bonne chose qui nous porte. Si l'agressivité se met au service de la sexualité, avant d'être intégrée à la motricité, alors la sexualité va nourrir la défense maniaque, servir le faux-self, alimenter le sentiment d'irréalité et d'inutilité de l'existence. Pas seulement semble dire Refabert; même si la sexualité est coupée du lieu primaire où un sujet naît, elle peut encore servir à sa survie, survie bancaire, certes, mais survie tout de même. (Ces deux points de vue sont, je pense, absolument complémentaires). Refabert met alors au travail le concept lacanien de jouissance - d'une manière qui me convient parfaitement. Je l'entends, et je le manie, grâce à Serge Leclaire, comme cette impossibilité de ne pas être en permanence dans l'excès de tension. Cet excès et cette tension permettent à l'être et au sujet de ne pas être avalé par le mortifère - en attendant que le témoin arrive, si jamais il arrive. Il est intéressant de noter que, chez Refabert, le paradigme de l'excès est l'ancêtre du paradigme du paradoxe. (8)

C'est dans un texte postérieur au livre que Philippe Refabert donne une théorie articulée de cette économie de la jouissance (9): *La fantasmatisation sexuelle ... est en réalité un des moyens privilégiés de la psyché-soma pour humaniser les lacunes faites par l'histoire dans le tissu de la mémoire, un des moyens exquis pour symboliser ce qui ne l'a pas été dans les générations antérieures.*

---

8- L'enfant pour accéder à la normalité devra, avec Freud, entrer dans un processus de pertes successives et de renoncements. Je préfère parler, quant à moi, de paradigme d'excès plutôt que de paradigme de perte. cf. **A propos de la double nécessité d'oublier ...** op. citée

9- **La théorie de l'hystérie grevée par la carence d'un témoin**, in *Témoignage et trauma*, livre collectif coordonné par J.F. Chiantaretto, Dunod, 2004



*L'hystérique crée son symptôme avec ce qui n'a pas de nom, avec la lacune de la matrice psychique de ses parents, et lance à travers ce symptôme un appel à témoin en portant sur **une autre scène**, celle du transfert, le drame qui n'a pas trouvé de témoin dans l'enfance ...*

Le livre **De Freud à Kafka** (10) démontre comment Freud a frôlé, voire a ébauché, la formulation d'un système paradoxal qu'il n'a pourtant pas retenu, comment il a pressenti l'importance de l'existence d'un tel système, comment il se constitue et ce qui arrive lorsqu'il est attaqué ou absent.

Parmi ces ébauches il y a une que Refabert ne relève pas et que j'ai mise au travail, à mon tour, dans **De l'amour à la pensée**. On la trouve dans **Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques** où Freud dit ceci : «Une organisation qui est entièrement soumise au principe de plaisir et qui néglige la réalité du monde extérieur ne pourrait pas se maintenir en vie. (...) Mais l'utilisation d'une fiction de ce genre se justifie quand on remarque que le nourrisson, à condition d'y ajouter les soins maternels, est bien prêt de réaliser un tel système psychique». L'importance de la mère dans la genèse du sujet est donc bel et bien reconnue. Le problème, c'est que Freud n'a pas tiré toutes les conséquences de cette description: ni que la mère, dans ce paradoxe d'un **sujet à deux personnes**, est la fonction moïque de l'infans et, encore moins, que l'harmonie du couple mère- enfant est tout sauf simple, constante et naturelle et que- au contraire - ceci exige de celle-ci, pour que le paradoxe d'un sujet à deux personnes tienne, un travail psychique considérable, constant et créatif- dont Winnicott donnera la description et la théorie, description et théorie que Refabert adopte.

Je suis d'accord, avec Philippe Refabert, pour humaniser la sexualité- à la condition de la supposer toujours sauvage. L'homme parle et l'homme baise. Ceci est un paradoxe constitutif de l'humain, toujours à l'œuvre. (Refabert en convient lorsqu'il dit : *La position particulière (de l'homme) dans le règne animal tient au fait que l'accord entre ce fond naturel et sa pensée n'est jamais acquis, toujours à inventer*). Parfois, c'est vrai, l'homme fait l'amour - mais cela est une conquête, conquête qui n'annule pas le paradoxe. Je n'ai donc pas de difficulté à concevoir la sexualité aussi comme animale, sauvage et traumatique. L'amour, qui inclut la sexualité, est toujours une ouverture au réel. Et c'est pourquoi dans toute vraie rencontre il y a une dimension de catastrophe, pourquoi toute vraie rencontre est toujours traumatique.

Pour moi, ce qui fait problème dans l'abandon de la théorie du trauma ce n'est pas le caractère traumatique de la sexualité, mais l'impasse, fait dorénavant par Freud, sur l'autre comme passeur d'humanité pour l'enfant. Dans la théorie de la séduction, l'autre était un agent pervers du trauma, mais il existait quand même.

---

10 - **De Freud à Kafka**, Calmann-Lévy, Paris, 2001



Le primat du fantasme évince l'autre et exige le recours d'une mère naturellement bonne et idéale, qui n'est là qu'afin qu'il y ait clôture de la monade et, après, son fonctionnement auto- engendrant.

Je suis convaincu lorsque Refabert démontre que le dualisme freudien ne peut pas être le sol sur lequel se fonde un système paradoxal, mais je préfère le garder - le monisme lacanien m'effraie. (Comme il effraie lui aussi, probablement). Mais je crains autant ce qui serait le monisme de l'autre - dont la clinique des tenants de la théorie du "Moi fort et Moi faible" est la caricature des ravages d'un maniement du transfert qui fait de la relation à l'analyste le seul opérateur des changements de position du sujet. Par monisme, je veux indiquer une absence d'hétérogénéité entre l'objet de la théorie et les outils pour l'appréhender. (Chez Lacan, l'homogénéité est obtenue par le signifiant - à l'exclusion du corps). Je -Lévy, Paris, 200 pense, avec Winnicott, que le respect du paradoxe nécessaire à la théorie est articulable au dualisme. Je ne suis pas gêné par le fait que Freud ne pense pas *l'économie de la vie psychosexuelle à partir du site de la mort* (quatrième chapitre). Certainement parce que je fais moi-même la correction, convaincu que je suis, que ceci sera transmis par la mère. (Ou pas transmis et, alors, devant être inscrit grâce au travail d'élaboration du transfert) Ce qui me gêne, plutôt, c'est que Freud ne s'attarde pas au fait que le fonctionnement de l'appareil psychique selon une compulsion de répétition, concerne aussi les pulsions sexuelles; le concept Éros couvre un champ plus vaste que celui de libido et inclut un irréprésentable sexuel.(11) Et je cosigne, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'affirmation que *l'expérience de la jouissance, par la victime d'un meurtre d'âme ... est une création de l'humain devant l'agression, et non le signe du retour de l'animalité.* (Chapitre trois de la deuxième partie)

Mais pour Philippe Refafert, ce n'est pas en cheminant dans une géographie libidinale qu'on change l'économie de la jouissance, pour cela il faut ouvrir les placards, traiter les cadavres, reconnaître les meurtriers d'âmes, les vivants et les fantômes, qui encombrant la scène psychique. Déjà en 1978, avec Barbro Sylwan, a propos de *Dora*, qui s'appellait *Ida*, il mettra en relief non les avatars de la libido, mais l'autre qui a cessé d'être un témoin : *Ida qui étouffait, qui avait pris sa mère en elle, qui aurait bien voulu en accoucher (neuf mois après un faux pas), et la guérir de sa souffrance, dit à Freud : 'Ce n'est pas grand'chose qui est sorti' et le quitta.*(12) (Je souligne)

---

11- Cela fait presque vingt ans que j'ai été, pour la première fois, travaillé par cette question. Cf **L'insistance d'Eros**, in *Esquisses Psychanalytiques* n°10

12- **Dora entre Freud et Fliess**, in *L'Inanalysé*, Journées de Mai 1978, avec Barbro Sylwan

Ce texte- carrefour est porté par Refabert l'historien, où l'on trouve son minutieux travail d'archéologue, qu'avec Barbro Sylwan, précisément, il a soutenu pendant plusieurs années dans un séminaire, donnant à entendre les résonances, dans l'œuvre de Freud, de la vie du petit Sigmund censurée par ses biographes officiels. On y apprendra, par exemple, que le cas *Dora-Ida* est écrit au moment de la rupture avec Fliess, et comment ceci a contaminé dans la cure la thématization du transfert (13).

Concernant les rapports Freud-Fliess, la thèse développée avec brio par Refabert peut ainsi se résumer (14) : Lorsque Freud abandonne la théorie traumatique pour le fantasme, il refuse l'élément de réalité dans la genèse du symptôme et met en place un fonctionnement idéologique de la théorie. Ce fonctionnement idéologique de la théorie est l'identification de Freud aux traits paranoïaques de Fliess, celui qui se voulait capable de tout expliquer. Ce fonctionnement est aussi la trace de la soumission de Freud au diktat de Fliess concernant l'intervention sur le nez d'Emma- Irma: son déni de la responsabilité de Fliess et son acharnement sous- délirant à transformer les fantasmes d'Emma- Irma en preuves de l'inexistence de l'erreur professionnelle de Fliess.

Et maintenant je vous raconterai une histoire extraordinaire. Le travail réalisé pendant plus de vingt ans avec Barbro Sylwan, Maria Torok et Nicolas Abraham suivaient, entre autres, la trace d'un événement tragique dans la vie du petit Sigmund. Tragique et honteux. Il s'agissait de la condamnation de l'oncle Joseph, frère du père, que Freud adorait, pour escroquerie. Ils avaient l'hypothèse que le rêve que Fliess "interdit" à Freud de publier concernait cet épisode. La lettre dans laquelle Freud raconte à son ami le grand rêve, dont l'analyse il voulait faire le paradigme pour **L'Interprétation des Rêves**, n'est pas publiée dans la correspondance. On suppose qu'elle soit perdue, ou détruite, à la demande de Freud. Travaillant sur le texte **Les souvenirs de couverture**, texte écrit après la censure de publication par Fliess, et en transposant en yiddish, en hébreux et dans l'argot parlé par les voyous de l'époque de l'oncle, argot que le père et l'oncle de Freud connaissaient parfaitement, nos chercheurs découvriront des mot- clefs associés à l'épisode de l'arrestation de l'oncle: prison, prendre la fuite, faillite, filou, escroc, arnaqueurs, etc. (15). Le temps passe ...

Le hasard sachant toujours trouver ceux qui savent s'en servir (16), voilà qu'un jour, lors d'une visite à Jérusalem Philippe Refabert découvre chez un parent un paquet de lettres du Docteur Oscar Rie, grand ami de Freud, celui qui l'a conseillé de retarder de quelques années la publication du cas Dora-Ida.

---

13 - En travaillant sur **Dora** j'ai souligné que la dimension incestueuse n'a pas été prise en compte par Freud. Ida à l'époque n'avait que 16 ... ans. Cf. De l'amour à la pensée op. cit. chapitre VII.

14 - La théorie de l'hystérie grevée par la carence d'un témoin, op. cit

15 - Colloque de Chiens. Le Jargon des filous et le yiddish, langues du rêve de Freud, in *Détours de la transmission*, Essai n°6, Ères, automne 2000

16 - Réflexion de Roman Rolland

Dans ce paquet il y avait une lettre de Freud à Fliess. C'est la lettre perdue où le grand rêve censuré par Fliess est raconté et minutieusement analysé. Et de quoi parlait le rêve ? Je vous donne en mille : de l'arrestation de l'oncle Joseph. Refabert a eu la gentillesse de nous la publier dans Les Temps Modernes (17). *Si non è vero ...*

Retour au livre. Pour Philippe Refabert, la constitution d'un système paradoxal se fait à partir d'une instance psychique qu'il postule et qu'il nomme, en prolongeant Winnicott, matrice transitionnelle. Il serait trop long de faire l'inventaire des différences et des recoupements de notre manière, à tous les deux, de concevoir la relation mère-enfant comme pôle géométrique de la constitution du sujet. Je mentionnerai une seule coïncidence fulgurante. Parlant des symptômes *dont la gravité peut aller jusqu'à la fracture psychotique*, Refabert avance l'idée qu'à l'éclosion du dérapage *le sujet s'entretient avec l'enfant de la matrice transitionnelle*. Certes, ceci est une autre manière de dire que les parents sont pour quelque chose dans ce qui se passe, mais, la manière de Refabert, suppose un enfant en activité psychique permanente. (Cinquième chapitre)

Pour lui, le système paradoxal se confond avec le para- excitations qu'il définit comme *une peau qui enveloppe le Sujet, où tous les faits du monde sont représentés par leur affirmation et leur négation* (18) ... Le négatif, pour Refabert, c'est la trace de la mort et, il ajoute, à juste titre: *Sans trace de la mort le Sujet est en mal d'exister ...* Grâce à la matrice transitionnelle, *chaque événement du monde est virtuellement représenté par une polarité négative et une polarité positive. Quand un événement surgit que le Sujet ne connaît pas négativement, il défaille ... Si le contre- fait n'a pas été éprouvé et contre- investi par son parent, ... le Sujet doit, pour survivre inventer ... un substitut à cette négation manquante, ... (façonner) une prothèse paradoxale ... La destruction du système paradoxal provoque la folie, la mort, ou la naissance d'un nouveau Sujet*. Philippe Refabert nous propose alors *de substituer au système pulsionnel ontologique que Freud s'est donné, un plan défini par une potentialité paradoxale*. Ce saut, je ne peux le faire. Je veux garder et le paradoxe et ce qu'il appelle l'ontologie pulsionnelle freudienne. Paradoxes, paradoxes. (Sixième chapitre)

Comme exemple de la destruction du système paradoxal, Philippe Refabert propose d'imaginer la situation où, tout d'un coup, les parents qui se promènent

---

17 - Colloque de Chiens (2). La lettre où Freud expose à Fliess son grand rêve, in Les Temps Modernes, n° 613, mars-avril-mai 2001

18 - Dans ma conception, la fonction moïque de la mère **est** le para- excitation de l'infans. Au moment de l'identification primaire, que je conçoit comme l'**identification à un lieu** que l'*infans* a dans l'espace psychique de la mère, à ce moment, donc, l'*infans* s'approprie la fonction du para- excitation jusqu'alors remplie par la mère. Les polarités positive et négative dont parle Refabert, feraient aussi partie de cette appropriation.

avec leur enfant se cachent. L'enfant qui se retrouve perdu dans le monde, sans personne, sidéré - tremble. *Les parents sortent de leur cachette: c'était pour jouer, gros bêta.* Transformant en concept un mot de Schreber, il appellera ce jeu diabolique où les parents ont joui ensemble de la terreur de l'enfant, un meurtre d'âme. *Les parents qui se sont cachés sans piper mot ont brisé le système paradoxal de pare- excitations où toute chose a une ombre ... Un coup mortel a été donné à l'enfant, (mais ce coup) n'a pas de lieu d'inscription psychique ... La trace de la mort a été détruite ... La destruction du système paradoxal est toujours l'effet d'une complicité de fait des deux parents (19) ... Cette complicité dans la méconnaissance... dans la désaffection, fait que l'expérience agonique de l'enfant n'a aucun témoin ... les parents portent en eux une chose innommable. Et ici la conception de Refabert rejoint celle de Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière: cette chose (est) souvent le lointain écho d'un événement de la grande histoire, redoublé par l'événement de leur petite histoire. Son expérience corporelle de la panique, son tremblement, n'a pas d'existence psychique assignable. Le meurtre d'âme (donne) lieu à un nouveau Sujet qui trouve, en catastrophe, à faire de l'autre. Parmi les destins de cette trouvaille obligée, Philippe Refabert reconnaît dans Don Juan, proposition qui me paraît définitive, ni l'homosexuel refoulé, ni l'hystérique, mais un psychopathe devenu, à son tour, un meurtrier d'âme. (Septième chapitre)*

Dans la deuxième partie du livre, Refabert réfléchit sur l'homme qui s'est inventé un système paradoxal de substitution pour continuer à exister, à défaut de vivre. Il s'appelle toujours l'Homme de la campagne. Refabert dialogue avec Kafka, *l'auteur qui a décrit, avec le plus de justesse et une grande richesse, les prouesses de celui qui doit maintenir le symptôme qui lui sert de fonds paradoxal vicariant, fonds qu'il a lui-même mis en œuvre à son insu.* C'est en 1995 qu'on trouve la formulation la plus éclairante des raisons cliniques de ce dialogue : *Lorsque l'on part de l'hypothèse principielle d'une clôture à la Freud, on parle de défaut narcissique. Mais il n'y a, chez le héros de Kafka, aucun défaut narcissique ou constitutionnel héréditaire, aucune fragilité du Moi. Il s'agit toujours des effets d'une relation affolante d'un Enfant avec un Parent qui ne l'aura pas expulsé à l'origine lui rendant, par là, tout retournement (toute pensée sur soi, sur ses sentiments) problématique( 20) .*

Il y a encore une autre raison, extraordinaire, que Refabert oublie de mentionner, certainement parce qu'elle est évidente pour lui. Jugez par vous-même. Je cite : Le but était de rendre impossible la position couchée ou assise. En général, on ne pouvait me supporter longtemps dans aucune position, ni

---

19 - Je suis arrivé à la même conclusion. J'ai proposé de désigner cette complicité par le concept de **pacte mortifère**. Cf. **Les enfants des Dinosaures**, in *Topique* n° 28, 1982, repris in **De l'amour à la pensée**, L'Harmattan 1994

20 - À propos de la double nécessité d'oublier ... op. cit.

occupé à quoi que ce soit : si je marchais, on tâchait de me forcer à m'étendre, et si je m'étendais, on s'efforçait de me chasser de mon lit. (Personne semblait) s'aviser le moins du monde de ce qu'un être humain qui existe doit séjourner quelque part. J'étais devenu ... un être humain importun, quel que fût l'endroit que j'occupais ou la position que j'adoptais. Le lecteur fidèle de Kafka se demande d'où vient cette citation : de **La Métamorphose**, de **La Colonie Pénitentiaire**, ou d'un des textes du **Journal** ? Non, cette citation, semblable à une infinité d'autres, vient des **Mémoires** de Schreber.

Dans cette deuxième partie du livre sera dressé le portrait de la mère effrayante qui profane sans cesse l'espace de l'enfant, à qui ne reste que la jouissance comme ultime recours contre l'anéantissement. La très belle analyse du texte **Le Verdict** propose la naissance de l'artiste Kafka comme le paradigme de la naissance d'un Sujet au-delà du massacre perpétré par les parents.

*Philippe Refabert déclare avoir écrit (ce livre) pour témoigner du fait qu'à l'exemple de Kafka, il est possible à chacun de relâcher les liens tissés avec la pire, dans l'urgence de la survie. Et qu'à cette tâche, un psychanalyste peut prêter main- forte à certaines conditions, dont la première est qu'il sache remettre Œdipe à sa juste place.*

Mission accomplie. De main de maître.

Je laisse à Refabert les mots de la fin : *Aucun Enfant, fut-il enfant de zombie, ne fait l'économie du retournement, et de ne pas le faire aux dépens du Parent, fut-il zombie, l'enfant se porte mal. On se porte mal quand on s'appuie sur soi même; on se consume, on se tue au travail, ou on boit, ou on fait comme Schreber, c'est-à-dire qu'on fait son propre montage avec un Dieu et un crâne de Schreber, ou encore comme quelques poètes, qui sont morts à force de s'être retournés et d'avoir cherché un appui en eux-mêmes. Mais je pense que quand on vit, c'est qu'on a eu un appui. Quand on vit, c'est qu'il y a eu un appui et le psychanalyste doit aider le patient à le chercher (21). Toujours il y aura eu quelqu'un qui vous a donné croyance, qui aura cru en vous, eu foi en vous, aura espéré en vous, bref, aura fait de vous l'objet des trois vertus théologiques et aura su enfin vous expulser au bon moment. C'est quelquefois un animal. Eh oui, c'est quelquefois un animal, ça peut être un chien dans une niche. C'est souvent un domestique, une bonne. Une bonne qui aura été renvoyée presto.*

---

21- Là encore nos recherches à Refabert et à moi se rejoignent. Cf. Les Enfants de Dinosaures, op.cit.

*Parce qu'il y a des parents qui sont très contents que l'amour soit prodigué à leur enfant mais, en même temps, ils le supportent difficilement. Ils sont contents et en même temps envieux, et un jour, sans crier gare, ils foutent cette personne à la porte, interrompant sauvagement une séquence d'amour haine en plein milieu. Depuis ce jour l'enfant attend. Il ne sait pas quoi. Il ne sait pas qu'il attend quelque chose d'un semblable. En tout cas, il n'ira jamais penser tout seul que c'est de cette domestique qu'il attend quelque chose. Il l'avait complètement oubliée( 22) .*

Merci, cher Philippe, de ton appui.

Heitor O'dwyer De Macedo

---

22- À propos de la double nécessité d'oublier, op.cit.

